

Saint Paul frappait juste : aussi affirme-t-il que dans le combat il n'agissait point dans l'indéterminé, *in incertum*. Comme un habit ne s'adapte bien au corps, qu'autant qu'il a été fait sur mesure : ainsi vous devez prendre garde de n'être prêtre à traits plus ou moins vagues, bon pour toutes les époques de l'histoire, mais ne convenant à aucun temps en particulier. Être social, c'est être une partie du corps de la société, et non pas vivre en dehors : être moderne, c'est avoir l'esprit spécial au temps où l'on vit, c'est participer à ce que j'appellerais volontiers l'âme du siècle.

Or, depuis cent ans, le clergé français n'a fait qu'accentuer la distance qui le séparait de la société. La Révolution le rejette des affaires humaines en abolissant ses privilèges et cessant de le reconnaître comme un Etat. Depuis lors le laïcisme a envahi la vie de l'homme, écartant avec une constance systématique la religion de tous les grands actes de la destinée humaine. Le clergé s'est du reste soumis lui-même à cette mise hors la loi, en se confinant dans son église d'abord, puis dans l'administration exclusive des sacrements. Aussi la religion n'apparaît-elle plus que comme une étrangère qui intervient dans certaines circonstances : pour un grand nombre, dans les villes surtout, elle est une inconnue. Est-il besoin de dire à quel paganisme d'idées et de mœurs cet état nous conduit ?

Il faut donc, coûte que coûte, que la religion rentre dans la société, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée, dans les lois de l'Etat aussi bien que dans les habitudes de la famille, dans la direction des affaires industrielles et commerciales aussi bien que dans la direction de la conscience individuelle. Mais la religion s'incarne dans le prêtre : elle n'est rien là où le prêtre n'est rien, malgré l'illusion de certaines tendances laïques ; elle n'entrera dans la vie sociale que si le prêtre y rentre lui-même.

Et comment le prêtre sera-t-il un homme social et moderne ? Qu'il sache d'abord ce qui se passe, qu'il soit au courant des événements : de là pour lui la nécessité de lire les livres et les périodiques du temps présent. L'esprit sacerdotal sera puisé fidèlement aux sources antiques, ne l'oubliez pas ; mais la science du temps ne peut être prise que dans les publications modernes. Suffit-il au médecin de connaître Hippocrate ou Gallien ? Ne sonde-t-il pas son malade pour connaître son mal ? Ne cherche-t-il pas les derniers remèdes découverts par la science ? De même, vous, sondez votre malade, la société actuelle : cherchez si des pionniers de la science morale n'auraient pas découvert de nouveaux moyens de préserver ou de guérir les âmes ; en un mot, pour en suivre tous les mouvements et en comprendre toutes les palpitations, il faut l'étudier de près.

Ce n'est pas encore assez de connaître son siècle, il faut sentir avec lui, il faut partager ce qu'il y a de noble dans ses aspirations. Si vous sentiez autrement que lui, vous parleriez un langage qui ne serait point à sa portée : vous auriez beau chanter à son oreille pour endormir ses douleurs, il ne comprendrait pas les modulations de votre voix. Si, au contraire, vous êtes à l'unisson, ses malheurs feront impression sur vous, vos consolations trouveront la porte de son cœur. Soyez sûr que le prêtre américain trouve une grande force dans son adaptation à son siècle et à son pays : de là vient aussi la prestige que conserve le clergé irlandais. Vous savez assez combien, en devenant social et moderne, vous devez garder vos principes chrétiens et votre sainteté